CHAPITRE XV.

Des combats particuliers; Du Guesclin, Bayard; le combat des Trente.

Un genre de combats qui avait quelque rapport avec les duels, mais qui était beaucoup plus noble et que la morale ne réprouvait pas autant, c'étaient les combats particuliers que se livraient en temps de guerre les chevaliers des deux partis opposés. Chez les anciens, où le duel était inconnu, ces combats étaient fort en usage; l'Iliade et l'Énéïde en offrent un grand nombre d'exemples, dont les plus remarquables sont le combat d'Achille et d'Hector, et celui d'Énée et de Turnus; l'histoire romaine nous montre entre autres le combat des Horaces et des Curiaces, celui du jeune Manlius, etc.

On conçoit facilement qu'au temps de la chevalerie, où les batailles elles-mêmes n'étaient guère que des combats corps-à-corps, il devait y avoir fréquemment des défis entre les guerriers des deux armées. Souvent un noble et vaillant preux, désireux de se mesurer avec un chevalier ennemi dont la réputation égalait ou surpassait la sienne, l'avait cherché inutilement dans la

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

mêlée; alors il profitait d'une trève, ou d'un jour de repos accordé aux troupes des deux partis, pour le provoquer à un combat particulier. Jamais un tel appel ne restait sans réponse. Parfois cette provocation était faite par deux, trois ou même un plus grand nombre de chevaliers, contre un nombre égal d'ennemis. Ces combats ne pouvaient avoir lieu qu'avec la permission des chefs; outre les lois générales, toujours scrupuleusement observées dans ces occasions, les combattants établissaient des conditions ou des lois particulières auxquelles ils se conformaient également. On faisait moins d'apprêts pour les combats de ce genre, que pour les pas d'armes et les joutes, et moins de cérémonies, sans doute, que pour les duels judiciaires; cependant on tâchait toujours de les entourer de tout l'appareil, et de leur donner tout l'éclat que les circonstances pouvaient permettre.

Notre histoire, surtout pendant la période chevaleresque, est remplie de faits de cette nature; au milieu de cette foule d'actions brillantes, de traits de valeur et d'audace, on est embarrassé de faire un choix quand on ne veut, comme nous, que donner quelques exemples de ce qui se pratiquait dans les combats particuliers. Nous avons donné la préférence, et nous espérons que le lecteur nous en saura gré, à quelques faits d'armes extraits de la vie de deux de nos plus braves et de nos plus renommés

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

chevaliers : Du Guesclin et Bayard ; l'un, qui soutint de sa puissante épée la fortune de la France chancelant sous les coups d'Édouard III et du prince noir ; l'autre, tradition vivante de l'antique chevalerie dont il fut le dernier et l'un des plus nobles représentants, à une époque où elle n'était déjà plus qu'un souvenir. Nous avons terminé ce chapitre par le combat des trente, l'un des plus remarquables et des plus brillants épisodes des guerres du 14me siècle.

En 1356, le duc de Lancastre assiégeait la ville de Rennes. Du Guesclin, dont la renommée commençait à s'étendre au loin, s'était introduit dans la place par un de ces hardis coups de main familiers à son intrépidité. Quelque temps après, le duc de Lancastre, l'un des plus grands capitaines de son temps, témoigna le désir de voir le jeune guerrier, et lui envoya un héraut. Du Guesclin se rendit à cette invitation, et pendant un entretien prolongé, dans lequel Lancastre cherche à l'attirer à son parti, un chevalier anglais nommé Bembro entre dans la salle. Ce Bembro était très-estimé dans l'armée ; il était parent du gouverneur de Fougerai que Du Guesclin avait tué quelque temps auparavant. L'Anglais, sans respecter la présence de son général, adresse la parole à Du Guesclin : « Vous avez pris Fougerai, dit-il, vous avez tué Bembro, mon parent, qui en était gouverneur, je veux venger sa mort, et je demande à faire trois coups

d'épée contre vous. — Six, répond vivement Du Guesclin en serrant la main de l'Anglais, et plus de six, si vous voulez. »

Bembro avait chez les Anglais la même réputation de force et de bravoure que celle dont jouissait Du Guesclin parmi les Bretons. Les deux chevaliers prirent jour pour le lendemain, et Bertrand promit de se rendre dès le matin au camp des Anglais, où devait se passer le combat.

Le duc de Lancastre voulut d'abord s'y opposer; mais comme Bembro était un homme d'une haute naissance, et que d'ailleurs, malgré son estime pour Du Guesclin, il n'aurait pas été fâché de le voir vaincu par un de ses chevaliers, il consentit à tout faire préparer pour le combat. Il congédia ensuite Du Guesclin, qui fut reconduit avec beaucoup d'honneur jusqu'aux barrières de la ville.

A peine Bertrand y fut-il arrivé qu'il rendit compte au gouverneur, le chevalier Penhoët, de ce qui s'était passé dans son entrevue avec le duc de Lancastre, et du combat où il était engagé pour le lendemain. Penhoët le blâma de l'avoir accepté, et lui fit sentir combien il était imprudent de s'être ainsi engagé dans une affaire où il se trouverait seul ou peu accompagné au milieu d'une armée ennemie, qui pouvait donner du secours à son adversaire, et lui faciliter la victoire.

Ces considérations ne furent point capables

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

d'arrêter Du Guesclin; le lendemain matin il se rendit au camp des Anglais comme il l'avait promis. A son arrivée, on entendit retentir toutes les trompettes de l'armée; celles de la ville leur répondirent. Ce bruit guerrier attira sur les remparts et sur le champ de bataille un nombre infini de bourgeois et de soldats, qui voulaient être témoins de la lutte des deux plus braves chevaliers des deux partis.

Bembro était grand, bien fait, robuste, et paraissait adroit à toutes sortes d'exercices. Il attendait son antagoniste, monté sur un cheval de bataille, et tout couvert d'armes brillantes; les Anglais considéraient avec satisfaction sa taille, bien plus avantageuse que celle de Du Guesclin, et son air fier et imposant. Le duc de Lancastre avec les juges du camp, étaient à un des bouts de la carrière. Bientôt arriva Du Guesclin, qui s'était mis ce jour-là plus magnifiquement qu'à son ordinaire, et qui se posta vis-à-vis de son adversaire. Au signal donné, les deux champions s'ébranlent et fondent l'un sur l'autre avec une égale impétuosité. Du Guesclin blesse légèrement Bembro; mais il est lui-même étourdi d'un coup pesant qu'il reçoit sur son bouclier. Ils fournissent une nouvelle carrière, toujours avec un avantage presque égal; la troisième course a lieu sans plus de résultat, et le combat allait finir; mais Du Guesclin qui croit que c'est être vaincu que de ne pas vaincre, propose une

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

quatrième course à son adversaire. Bembro accepte; les deux champions se chargent avec une nouvelle fureur, et Du Guesclin renverse enfin le malheureux Anglais aux pieds de son cheval, où il expire à l'instant. Tout le camp frémit de la chute de ce brave guerrier. Du Guesclin le regretta lui-même; mais s'apercevant que les soldats anglais le regardaient d'un œil courroucé, il donna le cheval de Bembro au héraut du camp, et se hâta de rentrer dans la ville où il fut reçu aux acclamations de tous les habitants.

Trois ans après, Du Guesclin eut encore occasion de signaler son courage et son adresse dans un autre combat singulier contre un chevalier anglais; l'issue en fut moins sanglante que celle du premier; mais elle n'en fut pas moins glorieuse pour le chevalier breton.

En 1339, Lancastre assiégeait Dinan, et Du Guesclin le défendait. Pendant une trève, Thomas de Cantorbéry, chevalier distingué par sa naissance et par son courage plus que par ses vertus, jaloux de la gloire de Du Guesclin, arrêta un de ses jeunes frères, qui se promenait seul, n'ayant pour toute arme que son épée, et le fit prisonnier. « Il a voulu vous insulter, dit-on au héros, » et avoir occasion de se battre contre vous; — » Il l'a trouvée, répondit brusquement Du Gues- » clin, et je le ferai repentir de l'avoir cherchée. » En même temps il monte à cheval, sort de la ville et arrive à la tente du duc de Lancastre.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

Il y trouva le jeune comte de Montfort qui, à l'aide des Anglais, soutenait ses prétentions au duché de Bretagne, contre Charles de Blois, qui comptait Du Guesclin et les Français dans son parti. Montfort n'aimait pas Du Guesclin, mais il l'estimait, et quoique son ennemi, il ne put dans cette occasion s'empêcher de blâmer la conduite de Thomas de Cantorbéry, qui combattait pour lui.

Du Guesclin demandait justice et réclamait son frère. Le duc de Lancastre envoya chercher Thomas de Cantorbéry, pour qu'il lui rendît compte de sa conduite. Ce chevalier arriva un instant après, et entra dans la tente d'un air fier et insolent. Le duc, piqué de son impolitesse, lui dit avec aigreur qu'il avait fait une action indigne d'un chevalier en faisant prisonnier le frère de Du Guesclin pendant la trève, et il lui ordonna en même temps de rendre ce jeune gentilhomme à Bertrand, qui venait le réclamer. Le fier Anglais répondit qu'il avait été en droit d'arrêter le frère de Du Guesclin, et qu'il lui prouverait ce droit quand il le jugerait à propos. En même temps il jeta son gage de bataille. Du Guesclin le ramassa aussitôt, et serrant avec force la main de son adversaire : « Vous voulez vous battre, » lui dit-il, je le veux bien aussi, et je vous ferai » connaître pour un méchant et un traître. » Le combat eut lieu dans Dinan, et le duc de Lancastre y assista.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Du Guesclin tout armé, attendait depuis longtemps son ennemi, lorsqu'il parut enfin; mais il n'avait plus cet air fier et audacieux qui avait encore augmenté le courroux de Bertrand chez le duc de Lancastre; il paraissait indéterminé, et disposé à un accommodement. Du Guesclin ne voulut pas en entendre parler, et lui dit de se préparer à combattre. Les deux adversaires s'attaquent aussitôt; mais dès les premiers coups Bertrand fait sauter au loin l'épée de l'Anglais, et descendant vivement de son cheval, il la ramasse et la jette hors des barrières. Cantorbéry le voyant à pied voulut profiter de son avantage et lui faire passer son cheval sur le corps. Du Guesclin s'en aperçoit, blesse son cheval, et le force ainsi à mettre pied à terre; alors il jette son épée, pour combattre son ennemi à armes égales. La lutte s'engagea corps à corps; elle fut longue, mais enfin l'Anglais fut vaincu, renversé et désarmé. Le duc de Lancastre demanda grâce pour lui et l'obtint; mais il le chassa ignominieusement de l'armée.

La vie de Bayard n'est pas moins féconde que celle de Du Guesclin en brillants faits d'armes de ce genre. Pendant les guerres d'Italie, Bayard avait fait prisonnier un seigneur espagnol, nommé dom Alonzo de Soto-Mayor; il était parent de Gonzalve de Cordoue, général en chef de l'armée espagnole, et il était non moins distingué par sa bravoure que par sa naissance. Bayard

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

l'avait conduit au château de Mouervine, où il tenait garnison, et il lui laissa le château tout entier pour prison, en exigeant sa parole d'honneur qu'il ne tenterait point de s'échapper avant d'avoir payé sa rançon fixée entre eux à mille ducats. Mais, après quinze jours de captivité, pendant lesquels Bayard n'avait cessé d'avoir pour son prisonnier les attentions les plus délicates, l'Espagnol profitant ou plutôt abusant de la liberté qu'on lui avait laissée sur parole, gagna un soldat de la garnison, et s'enfuit avec lui du côté d'Andres, ville occupée par l'armée espagnole. Bayard s'aperçut de cette évasion; et avant qu'Alonzo eût eu le temps d'arriver auprès des siens, il fut rejoint et ramené par les cavaliers que le chevalier français avait envoyés à sa poursuite. Celui-ci témoigna à l'Espagnol toute l'indignation que lui inspirait un pareil manque de foi, et ne pouvant plus désormais se fier à sa parole, il le fit enfermer dans une tour du château; mais du reste il continua à le traiter avec tous les égards que pouvoit attendre un homme de sa condition.

Quelques jours après, arriva un trompette accompagné d'un valet d'Alonzo, qui apportait la rançon convenue. Bayard la distribua sur-le-champ à la garnison, et rendit la liberté à Soto-Mayor. De retour auprès des siens, l'Espagnol se plaignit d'avoir été maltraité par Bayard, voulant sans doute excuser par là son manque de foi au

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

chevalier français, et expliquer ainsi le motif qui l'avait engagé à s'échapper. Ces paroles furent rapportées à Bayard; celui-ci outré de la mauvaise foi d'un homme qu'il avait comblé d'égards, lui écrivit aussitôt qu'il eût à démentir devant ses gens les propos qu'il avait tenus, sinon qu'il le forcerait à ce désaveu en combattant contre lui à pied ou à cheval à son choix. Alonzo répondit fièrement que jamais il ne rétractait la parole qu'il avait prononcée, et que personne pas même Bayard, n'était capable de l'y contraindre; que du reste, il acceptait le combat proposé, d'ici à quinze jours, en tel lieu que l'on désignerait. Bayard, quoique violemment tourmenté de la fièvre, fut enchanté de cette détermination d'Alonzo, et il se hâta de demander au général en chef la permission de combattre; elle lui fut accordée sans difficulté.

Quand le jour eut été fixé pour le combat, dom Alonzo écrivit au chevalier pour le prier d'être demandeur, et de trouver bon que lui dom Alonzo se portât défendeur. Cette proposition tendait à se rendre maître du choix des armes et de la manière de combattre. Bayard consentit à tout ce que désirait l'Espagnol, disant : *Sur une bonne querelle peu me chault d'être demandeur ou défendeur*. Devenu maître des conditions dom Alonzo, qui connaissait toute la supériorité de Bayard à cheval, décida qu'ils combattraient *à pied, armés de toutes armes, réhaussés d'armet*

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

et de bavière, à visage découvert, avec l'estoc et le poignard.

Le jour venu, Bayard ayant pour second ou parrain, son ami Bellabre, et accompagné de plusieurs seigneurs, se rendit au lieu indiqué; bientôt arriva Alonzo, avec un nombre à peu près égal de seigneurs espagnols; il envoya aussitôt à Bayard deux épées et deux poignards à choisir; celui-ci prit au hasard les armes dont il avait besoin, sans s'amuser à faire un choix. On procéda alors aux cérémonies en usage dans ces occasions, les deux champions prêtèrent les serments ordinaires, et entrèrent dans le camp, chacun par un côté opposé. Bayard n'était accompagné que de Bellabre, et du seigneur de la Palisse, pour juge du camp; Alonzo avait pour parrain dom Quiguonès, et dom Athanèse pour juge du camp. Bayard, quand il fut entré dans le camp, fit sa prière à genoux, baisa la terre, se releva en faisant le signe de la croix, et marcha à son ennemi avec la même assurance et le même calme que s'il fût allé à une fête. Dom Alonzo s'avança d'un air non moins intrépide, et lui dit: « Seigneur Bayard que me voulez-vous? » — « Je veux défendre contre toi, dom Alonzo » de Soto-Mayor, mon honneur, dont faussement » et mauvaisement m'as accusé. » A l'instant ils fondirent l'un sur l'autre avec impétuosité. Au premier choc, Bayard blesse son adversaire au visage; mais ce coup peu dangereux ne fait que

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

redoubler la fureur d'Alonzo. L'Espagnol plus grand, plus vigoureux en ce moment que Bayard affaibli par la fièvre, l'observait pour le surprendre en flanc, et le saisir au corps, mais le Français avait l'œil partout, et parait tous les coups qui lui étaient portés. Le combat fut long, et tant qu'il dura la victoire fut balancée, avec des chances à peu près égales de succès. Les spectateurs tremblaient et faisaient des vœux chacun pour le guerrier de leur parti; les Français craignaient que la maladie de Bayard ne lui permît pas de soutenir une lutte si prolongée; les Espagnols, quoique rassurés par la force et l'adresse d'Alonzo, auraient préféré le voir combattre avec tout autre chevalier que celui qui leur avait fait sentir tant de fois la puissance de son bras invincible. Enfin, après avoir essayé l'un et l'autre toutes les ruses, toutes les feintes imaginables pour se frapper aux défauts de leur armure, Bayard saisissant l'instant où l'Espagnol levait le bras pour le frapper, lui porta avec la rapidité de l'éclair, un coup de la pointe de son épée dans le gorgerin; la force de ce coup est telle, que malgré sa bonté, le gorgerin est rompu, et l'arme du chevalier français s'enfonce de plusieurs pouces dans la gorge de son adversaire. Celui-ci, en voyant couler son sang en abondance devient plus furieux et plus terrible; il fait des efforts inouis pour saisir son ennemi à bras-le-corps, et l'accabler de son poids; mais Bayard pare ses coups

avec adresse, évite avec agilité une étreinte qui pourrait lui être funeste, jusqu'à ce qu'il se soit aperçu qu'Alonzo était affaibli par la perte de son sang; se jetant alors sur lui à corps perdu, il l'embrasse, et le serre avec tant de force qu'ils tombent tous les deux et se débattent quelque temps par terre; mais Bayard porta un vigoureux coup de poignard à Alonzo, en lui criant : *Rendez-vous, dom Alonzo, ou vous êtes mort!* Le malheureux Espagnol ne répondit point à cette sommation, car il était déjà mort. Dom Quiguonès, son second, s'en aperçut, et dit à Bayard : « Seigneur Bayard, que lui demandez-vous, ne » voyez-vous pas qu'il est mort ?» Le chevalier aurait désiré pour tout ce qu'il possédait, l'avoir vaincu, sans le tuer; il en ressentit une vive douleur, mais il était trop tard.

Il se jeta à genoux pour remercier Dieu de lui avoir donné la victoire, et se releva après avoir baisé trois fois la terre. Ensuite il rendit le corps d'Alonzo à son parrain, en lui disant : «Seigneur Diego, je vous remets ce corps qui est » à ma disposition d'après les lois de la guerre; » je voudrais de bon cœur vous le rendre vivant. » Alors les Espagnols l'emportèrent en faisant entendre des plaintes et des gémissements; les Français reconduisirent le vainqueur à la garnison, au son d'une musique guerrière et aux acclamations de la multitude.

Après cet événement, il y eut entre les armées

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

française et espagnole, une trève de deux mois. Les Espagnols étaient inconsolables de la mort de Soto-Mayor, et ils brûlaient du désir de la venger. Pendant la trève, les officiers de part et d'autre allaient souvent se promener jusqu'auprès des garnisons du parti opposé. Un jour, une troupe de treize hommes d'armes espagnols se trouva près de la place de Monervine, d'où Bayard et son ami d'Oroze, étaient sortis pour prendre l'air. On se salua de part et d'autre, et bientôt la conversation s'engagea. Un des cavaliers espagnols, nommé Diego de Bisagna, qui avait été de la compagnie de Soto-Mayor, et ne pouvait pardonner sa mort à Bayard, prit la parole : « Seigneur français, dit-il, il n'y a que huit jours » que la trève dure, et déjà elle nous ennuie; je » ne sais si elle produit sur vous le même effet; » mais si cela était, vous pourriez, pendant qu'elle » dure, faire avec nous une partie de dix contre » dix, vingt contre vingt, plus ou moins, en nom- » bre égal; je me fais fort de mon côté de trou- » ver de quoi vous soutenir, en convenant que » les vaincus demeureront prisonniers des vain- » queurs. « A ces mots, les deux amis se regardèrent en souriant, et Bayard s'empressa de répondre à l'Espagnol : « Seigneur nous acceptons » avec le plus grand plaisir, mon camarade et » moi, votre proposition. Vous voilà treize hom- » mes d'armes, promettez-nous de vous trouver » dans huit jours, auprès de Trani; nous nous y

» rendrons en même nombre, et nous verrons » qui en aura l'honneur. » Les Espagnols le promirent, et chacun s'en retourna.

Les deux amis, arrivés à Monervine, firent part à leurs compagnons de la rencontre des Espagnols et du rendez-vous donné. Chacun voulait prendre part à ce combat; on tomba d'accord enfin du choix des treize champions. Au jour et au lieu indiqués, les deux petites troupes de chaque parti, arrivèrent accompagnées chacune d'un grand nombre d'amis de leur nation et d'une foule de curieux. On régla aussitôt les conditions de la joute; on fixa les limites de la lice, et il fut convenu que quiconque passerait ces limites, demeurerait prisonnier et ne combattrait plus de la journée; il fut également décidé que quiconque serait démonté ne pourrait plus prendre part au combat; enfin que si la nuit venait sans que la victoire fût décidée, ne restât-il qu'un seul champion à cheval de chaque côté, le combat serait terminé, et chacun se retirerait et emmènerait ses compagnons de part et d'autre.

Quand toutes les conditions eurent été ainsi établies, les deux partis se mirent en présence, et la lance en arrêt, se chargèrent avec vigueur. Nous avons vu qu'une des lois principales de la chevalerie était de ne point diriger les lances contre les chevaux. Les Espagnols, interprétant à leur manière la clause des conventions qui ne permettait plus au chevalier démonté de prendre

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

part au combat, ne s'attachèrent qu'à blesser les chevaux, et du premier choc ils en tuèrent onze, en sorte que Bayard et d'Oroze se trouvèrent seuls à cheval. Ce stratagème, qui était un véritable abus des conventions, ne réussit point à leurs auteurs; car leurs chevaux ne voulurent jamais passer sur le corps de ceux qui étaient abattus, malgré les coups redoublés d'éperons et tous les moyens qu'employaient les Espagnols pour les exciter. Bayard et son ami, restés seuls pour soutenir une attaque si disproportionnée, profitèrent habilement de cette circonstance; chaque fois que l'occasion leur paraissait favorable, ils chargeaient leurs adversaires, et quand ceux-ci revenaient en masse sur eux, les deux Français se retiraient derrière les chevaux morts, et s'en faisaient un rempart. Plusieurs cavaliers espagnols furent grièvement blessés, et un plus grand nombre désarmés, et quoique treize contre deux, jamais ils ne purent pénétrer dans le camp des Français, qui soutinrent cette lutte inégale pendant plus de quatre heures, et jusqu'à ce que la nuit forçât les deux partis à se séparer. Personne n'eut l'avantage; mais l'honneur de la journée resta aux deux Français qui avaient su se maintenir si longtemps contre tant d'adversaires.

Cette même campagne fut signalée par un des plus brillants faits d'armes dont l'histoire ait conservé le souvenir, et qui seul aurait suffi pour

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

immortaliser le chevalier sans peur et sans reproches. Quoique ce fait ne soit pas exactement de la nature de ceux qui font l'objet de ce chapitre, nous avons cru devoir le rappeler ici, parce que tout ce qui intéresse la gloire des chevaliers français ne peut jamais être déplacé dans cet ouvrage.

En 1503, l'armée espagnole était campée sur la rive gauche du Garillan, et les Français occupaient la rive opposée. La disette de vivres et de fourrages qui se faisait sentir dans le camp français, força la cavalerie qui formait la plus grande partie de l'armée, d'aller au loin s'établir en grands détachements pour se procurer des subsistances. Instruit par ses espions, Gonzalve de Cordoue, général de l'armée espagnole, passe le fleuve sur un pont qu'il avait construit à l'insu des Français; et les faisant attaquer sur un autre point pour détourner leur attention, il s'avance avec le reste de ses troupes pour les envelopper. Il n'y avait qu'une prompte retraite qui pût sauver l'armée; le général français l'ordonna; elle se fit en bon ordre, soutenue par plusieurs compagnies de gens d'armes qui formaient l'arrière-garde, avec quinze braves, du nombre desquels était Bayard. Ils protégeaient la marche de l'armée, que la cavalerie légère espagnole harcelait sans cesse pour la retarder, et permettre à Gonzalve de l'atteindre (1). Tout à coup

(1) Anquetil. — Histoire de France.

Bayard aperçoit un corps de cavalerie espagnole de deux cents hommes qui avaient pris le chemin des hauteurs pour tomber, à une certaine distance, sur l'infanterie française, et arrêter sa marche; cette troupe se dirigeait vers un pont étroit par où elle devait déboucher dans la plaine, et si ce mouvement ne rencontrait point d'obstacles, c'en était fait de l'armée française. Bayard a compris toute l'étendue du danger, et sans perdre de temps à faire part de ses observations au général en chef, il s'élance vers le pont, suivi d'un seul écuyer. Voyant bientôt la colonne ennemie arriver sur lui : « Courez, dit-il à son » écuyer, courez chercher du secours pendant » que je vais les occuper de mon mieux. » Tandis que celui-ci exécute cet ordre, Bayard, sa lance en arrêt, se place sur le pont. Les Espagnols n'apercevant qu'un seul homme, ne pensent pas qu'il veuille sérieusement leur disputer le passage, et ils continuent leur marche en riant de la témérité ou de la folie d'un tel adversaire; Bayard fond sur eux avec impétuosité; et des premiers coups qu'il porte quatre hommes d'armes sont renversés, dont deux tombent dans la rivière. Animés par la perte de leurs camarades, et par la honte de se voir arrêtés par un seul guerrier, les Espagnols l'attaquent avec fureur; mais lui, l'épée à la main, soutient leurs efforts, et tout en parant les coups qui lui sont portés, multiplie tellement les siens, que les ennemis

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

croient avoir affaire, non pas à un homme, mais à un être surnaturel. Sans doute un tel combat ne pouvait se prolonger longtemps, et bientôt les forces épuisées de Bayard auraient trahi son courage; mais il eut le bonheur de tenir assez pour donner le temps à son écuyer d'amener à son secours cent hommes d'armes qui le dégagèrent, et ôtèrent aux Espagnols tout espoir de passer le pont.

De tous les combats partiels livrés d'après les usages de la chevalerie, le plus célèbre est sans contredit celui qui eut lieu en Bretagne, dans les landes de Ploërmel, entre trente chevaliers ou écuyers bretons et un nombre égal d'Anglais, et qui est connu sous le nom de *Combat des Trente*.

Pendant la guerre civile qui désola la Bretagne au quatorzième siècle, Jean de Beaumanoir, ami et compagnon d'armes de Du Guesclin, avait embrassé comme lui le parti de Charles de Blois, contre son compétiteur Jean de Montfort. Chargé de la défense de Josselin, ce guerrier gémissait de voir, au mépris d'une trève qui avait été conclue entre les deux partis, la garnison anglaise de Ploërmel parcourir les campagnes, et aggraver par le brigandage et le meurtre les maux inséparables de la guerre. Au moyen d'un sauf-conduit, Beaumanoir alla trouver le commandant, sir Jacques Brembro, et lui reprocha de faire *mauvaise guerre;* l'Anglais

répondit vivement; la querelle s'échauffa. Le résultat de l'entrevue fut qu'un combat de trente contre trente aurait lieu le 27 mars suivant (1351), entre Ploërmel et Josselin, au chêne de *mi-voie*.

De retour à Josselin, Beaumanoir annonça cette nouvelle aux gentilshommes bretons qui composaient la garnison. Chacun désirait prendre part à cette expédition; ne pouvant tous les satisfaire, il choisit neuf chevaliers et vingt-un écuyers. On distinguait parmi ces braves le sire de Tinteniac, Guy de Rochefort, Yves de Charruel, Geoffroi du Bois, Guillaume de Montauban, Alain de Tinteniac, Tristan de Pestivien, Geoffroi de la Roche, Mellon, Poullart, Rousselet, Bodegat, etc.

Brembro ne put trouver dans sa garnison assez d'Anglais sur lesquels il pût compter pour faire le nombre de trente dans une action aussi importante pour la gloire de sa nation, il n'admit que vingt Anglais dans sa troupe; les autres étaient Allemands ou Bretons, du parti du comte de Montfort. Les principaux chevaliers anglais étaient Robert Knole, Croquart, Henri de Lescualen, Billefort, Hucheton, etc.

Tous les combattants, armés de pied en cap, furent exacts au rendez-vous. Une foule de spectateurs, curieux d'assister à ce sanglant tournoi, s'étaient portés sur le champ de bataille. Au moment d'en venir aux mains, Brembro parut hésiter. Ce combat, livré sans l'autorisation des

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

souverains respectifs, était, disait-il, irrégulier. Beaumanoir répondit qu'il était trop tard pour rompre une partie si bien liée, pour perdre une si belle occasion de prouver *qui avait plus belle amie*.

Aussitôt le signal est donné, et les deux troupes se chargèrent d'une manière si terrible, que tous les assistants en frémirent. Les combattants étaient rangés sur deux lignes, et chacun avait son adversaire en face; leurs armes étaient inégales, ayant eu la liberté de choisir celles qui leur convenaient le mieux. Billefort se servait d'un maillet pesant vingt-cinq livres, et Hucheton d'un *fauchard* crochu et tranchant des deux côtés; et ainsi des autres. L'avantage fut d'abord pour les Anglais, qui tuèrent Mellon et Poullart. Pestivien fut blessé d'un coup de marteau; Rousselet et Bodegat furent abattus à coups de mail, et faits prisonniers, ainsi que Charruel. Beaumanoir, animé par cette perte, redoubla ses coups, et les autres suivirent son exemple. Les Anglais ne leur cédaient ni en force ni en courage. Les deux partis épuisés de fatigue se retirèrent de concert pour prendre haleine et pour se rafraîchir.

Beaumanoir profita de ce moment de relâche pour exhorter les siens : « Si nous avons perdu cinq hommes, leur dit-il, nous n'en aurons que plus de gloire à triompher. » — « Pour moi, dit » Geoffroi de la Roche, je combattrais avec plus

» de courage si j'étais armé chevalier. » — « Tu » vas l'être, » répondit Beaumanoir, et aussitôt il lui donna l'accolade, en lui rappelant les hauts faits de ses ancêtres, qui s'étaient jadis signalés dans les guerres d'Orient contre les Sarrasins.

Après quelques instants de repos, les combattants en vinrent aux mains de nouveau, avec le même acharnement qu'auparavant. Tout à coup Brembro se lance sur Beaumanoir, le saisit au corps et le somme de se rendre; mais dans ce moment Alain de Kérenrais porta à Brembro un coup de lance au visage, et le renversa par terre; au même instant Geoffroi du Bois, trouvant le défaut de sa cuirasse, lui passa son épée au travers du corps. La mort du chef jeta l'étonnement dans sa troupe; mais Croquart prenant la parole : « Compagnons, dit-il, comptez sur vo- » tre courage, et la victoire est à nous; serrez vos » rangs, tenez ferme, et combattez comme moi. » Les Anglais se serrent et le combat devient plus furieux qu'il n'avait encore été.

Cependant les trois prisonniers bretons, quoique blessés, profitant du désordre qu'avait causé la mort de Brembro, s'échappèrent et allèrent rejoindre les leurs pour combattre encore. Beaumanoir fut blessé dans ce moment; hors d'haleine, accablé de fatigue, il était tourmenté par une soif ardente, et demandait à boire. Geoffroy du Bois l'ayant entendu, lui cria : *Bois ton sang, Beaumanoir, et ta soif se passera.* Ces pa-

roles le raniment; il rentre au combat et fait de nouveaux efforts pour se faire jour au travers des rangs ennemis; mais ce fut inutilement. Enfin Guillaume de Montauban monta à cheval, saisit sa lance et feignit de s'éloigner de sa troupe. Beaumanoir l'ayant aperçu lui cria : « Faux » et mauvais écuyer, où vas-tu? pourquoi nous » abandonnes-tu? il sera reproché à toi et à ta » race à jamais. » Montauban sans s'étonner lui répondit : *Besogne bien de ta part, Beaumanoir, et je ferai tout devoir de mon côté.* A peine eut-il prononcé ces paroles qu'il poussa son cheval vers les Anglais, les rompit, et en renversa huit en allant et en revenant. Les Bretons profitèrent de ce désordre et pénétrèrent dans les rangs éclaircis, où ils firent un terrible carnage. Une bonne partie des Anglais furent tués. Les autres, au nombre desquels étaient Knole, Caverley, Billefort et Croquart furent faits prisonniers, et conduits au château de Josselin. Ainsi la victoire des Bretons fut complète, grâce peut-être à la ruse de Montauban. D'Argentré, dans son histoire de Bretagne, observe que les guerriers des deux partis combattirent tous à pied, à l'exception de Montauban; mais qu'apparemment le combat à cheval n'était pas défendu, puisque les Anglais n'ont élevé aucune réclamation à ce sujet (1).

(1) D'Argentré, Hist. de Bretagne, liv. 6, chap. 27. — Dom Moris, Hist. de Bretagne, liv. 7.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Telle fut l'issue du fameux combat des Trente, dont les landes de Ploërmel garderont à jamais le souvenir, et qui, raconté le soir à la veillée, par quelque vieillard à cheveux blancs, fera longtemps encore palpiter les cœurs bretons, en leur rappelant la valeur et la gloire de leurs ancêtres.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf